

Théâtre de la Madeleine
Nouvelle création
du 05 octobre au 31 décembre 2004

La bête dans la jungle

Pièce de James Lord (1962), d'après la nouvelle de Henry James (1903)
Version française de Marguerite Duras (1981)

mise en scène Jacques Lassalle

musique originale Jean-Charles Capon
décors et costumes Graciela Galan
lumières Franck Thévenon

avec

May Bertram : **Fanny Ardant**
John Marcher : **Gérard Depardieu**

et avec Jacques Leplus dans le rôle du Majordome

Production Théâtre de la Madeleine, Sofithea et Enfithea
Avec le soutien de HSBC CCF 

REPRESENTATIONS

du mardi au samedi à 20h30
le samedi à 17h
et le dimanche à 15h30

Tarifs des places : 49€, 39€, 29€ et 19 € (hors frais de réservations, 2€ par place)

Etudiants : 15€, moins de 26 ans : 10€ (les mardi, mercredi et jeudi)

INFORMATIONS PRATIQUES

Théâtre de la Madeleine, 19, rue de Surène, 75008 Paris, Métro et parking Madeleine

RESERVATIONS

Par téléphone : **01 42 65 07 09** (tous les jours de 11h à 19h, le dimanche de 11h à 15h)

Location fnac : 0892 68 36 22 (0.34€/mn)

Par internet : www.theatremadeleine.com

Les points de vente : Magasins Fnac - Carrefour - Printemps - Bon Marché, Kiosque et Agences

La bête dans la jungle est éditée chez Gallimard Théâtre

La nouvelle de Henry James *La Bête dans Jungle* est éditée au Seuil
collection Points, n°167, traduction de Fabrice Hugot
et chez Flammarion, collection bilingue, traduction de Jean Pavans

Contact Presse : Nathalie Gasser, T : 06 07 78 06 10 / F : 01 45 26 17 27
gasser.nathalie@wanadoo.fr

Théâtre de la Madeleine – Direction : Frédéric Franck et Stéphane Lissner
Secrétariat Général : Lucien Zayan, T : 01 42 65 43 05 – F : 01 42 66 27 80



Dix ans après leur première rencontre, John Marcher retrouve May Bertram à l'occasion d'un déjeuner au château de Weatherend. Le souvenir du secret que John confia alors à May va rendre leurs destins indissociables et donner un nouveau sens à leur existence.

Les créations de *La bête dans la jungle*

1962

La bête dans la jungle est créée dans une première adaptation de James Lord et de Marguerite Duras au Théâtre de l'Athénée (Paris) dans une mise en scène de Jean Leuvrais, avec Loleh Bellon et Jean Leuvrais

1981

Nouvelle production de *La bête dans la jungle* au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis dans une mise en scène d'Alfredo Arias avec Delphine Seyrig et Sami Frey. La musique est de Carlos d'Alessio.

Octobre 2001

Eric Vigner met en scène *La bête dans la jungle* avec Jutta Johanna Weiss et Jean-Damien Barbin au Centre Dramatique de Bretagne (Lorient)

Septembre 2004

Fanny Ardant et Gérard Depardieu interprètent *La bête dans la jungle* dans une mise en scène de Jacques Lassalle au Théâtre de la Madeleine (Paris)

Une occasion manquée

par Fabrice Hugot*

C'est en 1901 que Henry James écrit *La Bête dans la Jungle* qui sera publié en 1903. En fait il ne l'écrit pas : il la dicte en trois fois avec une rapidité étonnante, preuve qu'il portait cette œuvre en lui depuis longtemps, preuve aussi qu'il est à l'apogée de ses moyens. James est alors un homme mûr, célèbre, reconnu comme un maître par la jeune génération des écrivains anglais, redouté pour sa subtilité et sa lucidité dans les salons qu'il fréquente. On lit peu ses livres par peur de s'y retrouver, mais on fête l'homme, on le respecte, on l'admire et on le craint.

En 1901, l'Angleterre aussi touche à son apogée. Malgré la mort de la Reine Victoria, le pays reste cramponné à son optimisme et conserve tout espoir dans le progrès et particulièrement dans le progrès de sa civilisation. Il reste peu d'endroits au monde où l'Angleterre n'a pas planté son drapeau et son Empire colonial resplendit de mille feux, ceux de l'Inde n'étant pas les moindres. L'Inde, suprême joyau posé sur le front de la défunte reine par Disraeli, est dans tous les cœurs et tous les esprits. Rudyard Kipling en est le chantre presque officiel, lui qui a réussi – véritable apothéose de la civilisation – à faire de la jungle un beau livre.

C'est en cet instant suprême de l'histoire de l'Angleterre que Henry James vient parler lui aussi de jungle en écrivant *La Bête* ; c'est au beau milieu de l'euphorie edwardienne qu'il vient, en moins de cent pages, rappeler que le mal est toujours là au cœur de l'homme comme la jungle au cœur de la civilisation. En une parabole noire mais plantée dans un décor éclatant et somptueux, James peint l'échec d'une relation entre un homme et une femme que tout devrait unir mais qui se laissent entraîner dans une relation abstraite et stérile qui conduit à la mort.

On sait que James avait pour habitude de découvrir dans la moindre anecdote qu'on lui confiait tous les fils d'une intrigue puissante qu'il développerait ensuite dans une œuvre, mettant en lumière le lent et douloureux éveil de la conscience. Dans le cas de *La Bête dans la Jungle*, une légende veut qu'il en ait trouvé la trame dans des notes laissées par Constance Fennimore Woolson après sa mort. Mais James n'avait peut-être pas besoin d'aller commettre cette ultime indiscretion. Constance, la bien nommée, lui vouait un amour passionné et devant le refus de James de lui accorder plus qu'une bonne et fidèle amitié, Constance avait pris le parti d'une mort dramatique. Il faut donc admettre que James, le créateur à la fois solitaire et mondain, l'intellectuel incapable d'agir mais capable de tout comprendre, l'homme ami des femmes mais qu'une blessure physique et secrète tenait loin de leur commerce, James le vieux sage qui avait opté pour l'œuvre aux dépens de la vie, a trouvé l'ébauche de *La Bête dans la Jungle* dans sa propre existence et au fond même de son cœur. Ce livre est un peu de lui même, mais le subtil créateur éloigne tout épanchement, tout pathos, tout drame.

Au fond, le vieux protestant qui sommeille en James nous livre une relecture brillante et mondaine de la parabole des talents et une illustration tragique de l'occasion manquée. Les deux héros du livre - John Marcher et May Bartram - manquent l'occasion de leur vie et même l'occasion de la vie tout simplement. La scène d'ouverture de *La Bête* - James a écrit ce court roman comme une pièce de théâtre - contient en abîme la scène primitive qui les condamne. Nous sommes dans la campagne anglaise, nature domestiquée où l'art cache l'art, dans un grande demeure aristocratique - Weatherend - qui contient tant d'oeuvres d'art qu'elle en vient à symboliser tout un monde en raccourci. John et May se retrouvent plus de dix ans après leur premier rendez-vous manqué en Italie, une occasion sans lendemain et cette nouvelle rencontre prend la même tournure. Chacune de ces deux rencontres pourtant est un pur moment de bonheur magnifié par l'Italie napolitaine puis par l'Angleterre aristocratique, mais ces moments d'intense jouissance sont gâtés chaque fois par l'horrible pressentiment de John qui se croit condamné à un destin tragique. C'est là, dit-il, son triste secret. May est déjà trop amoureuse pour résister au plaisir de partager un secret et se croit même assez forte pour en faire éclater toute l'inanité. En cédant à l'étrange pacte que lui propose John Marcher (attendre en sa compagnie l'arrivée d'un moment qui va bouleverser sa vie), elle s'engage dans une improbable chasse au tigre avec un homme qui porte un parapluie en guise de fusil; elle passe de l'autre côté du miroir et s'engouffre dans une aventure négative. Le temps devient vain et immobile.

Cette aventure cauchemardesque a commencé par un hasard qui n'est pas sans objectivité, car John et May hantent les mêmes lieux et les mêmes gens. Ils se fondent d'ailleurs dans un décor social très élégant et n'approchent d'une vague existence individuelle que lorsqu'ils se sentent reconnus d'où la nécessité de se voir souvent et de s'assurer mutuellement que l'on est bien différents des autres. Différents des autres, ils le sont assurément parce qu'ils sont l'un comme l'autre dans un monde riche qui insensiblement les écarte. Sans doute May qui doit tout à sa tante propriétaire de Weatherend a-t-elle hésité à se marier sans argent en dessous d'elle. Sans doute John qui occupe un emploi subalterne dans un ministère aurait-il dû partir chercher fortune en Inde et affronter d'autres tigres que ceux de son imagination. L'un comme l'autre sont des cousins pauvres qui ne veulent pas être les artisans de leur propre fortune. Ils se retrouvent aux franges d'un monde doré et ils ont pris le parti puis l'habitude de subir et d'attendre. Et pourtant la vraie vie est à leur portée et May le comprend plus vite que John qui lui en fera le reproche Mais lui qui perçoit le gouffre et néglige le bras qui l'empêche d'y tomber est bien trop l'homme d'une théorie pour comprendre les messages cryptés que lui adresse May et l'amour de plus en plus pur et désintéressé qu'elle lui prodigue. Au bout de cette vaine course, John Marcher, fier de sa lucide théorie sur lui-même, celle d'un homme voué au malheur, ne prend pas garde que cette théorie se renverse, l'aveugle, prend possession de lui et lui fait commettre l'irréparable. Seul l'irréparable conduit à l'éveil de la conscience, mais cette lucidité tardive est celle de la conscience vaincue et malheureuse, ultime refuge de John Marcher, bourreau de lui-même après avoir été celui de May. Quant au lecteur, sa gorge se noue devant cette peinture cruelle de l'incompréhension qui peut exister parfois entre un homme et une femme, heureux toutefois de voir se vérifier qu'une œuvre d'art jette toujours un peu de lumière, fût-elle froide, sur le mystère de la nature humaine.

*Fabrice Hugot a traduit plusieurs nouvelles et romans de Henry James.
Aux éditions du Seuil : *La Bête dans la jungle*, *L'élève*, *Dans la cage*, *Les secrets de Jeffrey Aspern*
Aux éditions Stock : *Impressions d'une cousine*, *Visites de Fantômes*, *Daisy Miller*
Aux éditions Critérium : *L'image dans le tapis*

Contact Presse : Nathalie Gasser, T : 06 07 78 06 10 / F : 01 45 26 17 27
gasser.nathalie@wanadoo.fr

Théâtre de la Madeleine – Direction : Frédéric Franck et Stéphane Lissner
Secrétariat Général : Lucien Zayan, T : 01 42 65 43 05 – F : 01 42 66 27 80

Henry James commentateur de son oeuvre

Lamb House, 27 août 1901

En attendant, il y a quelque chose d'autre – une très mince *fantaisie* probablement – dans une petite idée qui me vient d'un homme de plus en plus hanté par la peur, durant toute sa vie, que *quelque chose lui arrive bientôt* : il ne sait pas vraiment quoi. Sa vie *paraît* sûre et ordonnée, ses actes et ses possibilités (comme *résultat* de sa peur) sont largement réduits et entravés, si bien que les années passent et que le coup ne tombe pas. Pourtant *Ca va se produire, ça peut encore se produire*, se trouve-t-il croire – et il le dit en fait à quelqu'un, quelque deuxième conscience dans l'anecdote. *Ca se produira avant ma mort ; je ne mourrai pas sans ça*. Finalement je pense qu'il faut que ce soit *lui* qui comprenne – et non la deuxième conscience. Cette *deuxième conscience* ne doit-elle pas être une femme, et est-ce que ce ne doit pas être elle qui l'aide à comprendre ? Elle l'a toujours aimé - cela pour la *joliesse* de l'histoire, et, comme il économise, protège, exempte sa vie (vraiment toujours à cause et *en faveur* de sa peur), il ne l'a jamais su. Elle lui plaît, il lui parle, il se confie à elle, il la voit souvent – *la côtoie* mais ne devine pas sa passion cachée. Elle, durant tout ce temps, voit la vie de son ami telle qu'elle est. C'est à elle qu'il confie sa peur – oui, elle est *la deuxième conscience*. D'abord, elle le plaint pour son sentiment de peur, elle est tendre, rassurante, protectrice. Puis elle discerne, je l'ai dit, la vérité en lui, elle est *lucide*, mais sans rien en dire. Les années passent et *elle voit que rien ne se produit*. Enfin, un jour, ils regardent en quelque sorte la chose en face et alors elle parle. *Elle s'est produite, cette grande chose dont vous aviez le pressentiment et dans la peur de laquelle vous avez toujours vécu – elle vous est arrivée*. Il s'étonne – quand, comment, qu'est-ce que c'est ? *Ce que c'est ? Eh bien, c'est que rien n'est arrivé !* Puis, plus tard, je pense, pour continuer la *joliesse*, il faut que lui – même voie, qu'il comprenne. Elle l'a toujours aimé – et cela, c'est quelque chose qui aurait pu se produire. Mais c'est trop tard – elle est morte. C'est du moins ce qu'il conclut par la suite, après un intervalle, je pense, après la mort de son amie. Elle est mourante ou malade, quand elle lui dit cela. Mais sur le moment il ne comprend pas, il ne voit pas – pas plus loin que de reconnaître tristement avec elle que ça peut très bien être ça : que rien n'est arrivé. Il revient ; elle n'est plus là : elle est morte. Ce qu'elle lui a dit, par sa justesse, a en quelque sorte créé en lui un plus grand besoin d'elle, et proprement un plus grand désir d'elle. Mais elle n'est plus là, il l'a perdue, et *alors* il voit tout ce qu'elle a voulu dire. Elle l'a aimé. (Le lecteur doit le comprendre à ce moment là.) Avec ses craintes et ses viles précautions, il ne s'en était pas aperçu. C'était cela qui aurait pu arriver, et, ce qui est arrivé, c'est que ça n'est pas arrivé.

*The Complete Notebooks of Henry James, éd. De L. Edel et L.H. Powers
Oxford University Press, 1987. Traduction française de Jean Pavans.*
Les termes en italiques sont en français dans le texte

Contact Presse : Nathalie Gasser, T : 06 07 78 06 10 / F : 01 45 26 17 27
gasser.nathalie@wanadoo.fr

Théâtre de la Madeleine – Direction : Frédéric Franck et Stéphane Lissner
Secrétariat Général : Lucien Zayan, T : 01 42 65 43 05 – F : 01 42 66 27 80

Henry James et Marguerite Duras

Un imaginaire commun

Marguerite Duras, experte en adaptations et transpositions en tous genres, a travaillé à deux reprises sur la nouvelle de Henry James : en 1962, avec James Lord, puis en avril 1981, où elle revient sur son premier essai pour le réécrire. Par son travail sur l'espace, Duras représente assez fidèlement le thème central de la nouvelle, la marche vers la mort d'une relation jamais advenue. Mais elle apporte un symbole supplémentaire, à travers le portrait du quatrième marquis de Weatherend peint par Van Dyck et présenté comme un partisan de Cromwell dont il n'est pas question dans la nouvelle de James. C'est le modèle de l'homme convaincu et fidèle aux engagements, dont May fait un idéal pour John. Par son incapacité à agir, John Marcher paraît plutôt constituer le contretype de l'aristocrate révolté et révolutionnaire. Le marquis est celui qui est allé jusqu'à la transgression pour ses convictions tandis que le héros, enfermé dans l'abstention, n'a jamais commencé à vivre. Le tableau apparaît à la fois comme une métaphore du destin de John, une toile prophétique de l'histoire, une révélation aveuglante et médusante dont May dit ne pouvoir soutenir le spectacle. A travers la reprise décalée du thème de l'échec par le tableau qu'elle a inventé, Duras met en valeur un des motifs fondateurs de son œuvre, celui de l'homme blessé par la vie et incapable de sortir de soi pour aimer, un homme qui a perdu l'intelligence de l'amour. Cette impossibilité d'aimer n'est pas d'essence romantique ou même psychologique, mais relève d'une carence ontologique. Duras retrouve chez James certains motifs qui nourrissent son œuvre et constituent une véritable intertextualité : la femme énigmatique, l'homme prisonnier de lui-même et ce qu'elle appelle la maladie de la mort. John Marcher cherche son double, son alter ego, dans May Bartram mais le reflet trouvé, impossible à capter, relève plus de l'altérité que de l'identité. En effet, l'image que poursuit le héros fuyante, et l'identité – le même – qu'il tente de trouver en celle qui est nécessairement autre, constitue un point de fuite, tout comme chez Duras où la femme, par son mystère essentiel, échappe sans cesse à l'homme en dépit des efforts réitérés de ce dernier pour la rejoindre. La nature féministe est sentie comme insaisissable, mais stimulante par le héros durassien, tandis qu'elle est pétrifiante pour le jamesien. Cependant, réserve ou activisme, le résultat est le même : c'est l'aride solitude de celui qui souffre d'une blessure intérieure qui l'empêche de rejoindre l'autre par passion. La maladie de la mort est sans doute l'équivalent d'une mort dans la vie pour le John Marcher de James, l'homme à qui rien ne devait arriver tandis qu'on pourrait parler d'une mort qui se vit pour les héros de Duras. En effet, du fond de son sommeil mystérieux qui constitue son mode de vie, l'héroïne durassienne amène l'homme à une existence paradoxale : elle suscite en lui le mouvement de la vie, l'anime, tout en sécrétant la maladie de la mort. Le héros durassien s'active sur le tombeau de la femme édifié autour de lui tandis que le héros jamesien, enfermé dans son interminable attente, précipite la femme dans la tombe, où il vit déjà lui-même. Par son travail dramatique sur le texte de James, Marguerite Duras met en valeur et isole un couple qui forme une communauté, sinon avouable du moins inavouée. Elle rencontre ainsi un motif qui lui est cher, notamment dans les années 1980, l'homme irrémédiablement séparé du féminin. Cependant, le désir existe et circule chez les héros durassiens, même s'ils forment une communauté négative, sorte de prison, organisée par l'un, consentie, par l'autre. En revanche le désir ne se découvre qu'à la fin de la nouvelle de James, lorsque John Marcher se jette sur la tombe de May, pour échapper au bond de la bête. C'est-à-dire que le désir est identifié et bloqué en même temps par la mort. La « bête tapie dans la jungle » et la « maladie de la mort » constitueraient l'envers et l'endroit d'une même frustration, le signe négatif ou positif d'une communauté sans communion, une mort dans la vie ou une mort qui se vit. De cette tension naît chez James et Duras un flux d'écriture aimanté par un désir perpétuellement hors d'atteinte, et enfermé dans un ressassement qui en dénonce l'aporie.

Texte de Yves Clavaron, « L'adaptation théâtrale de *La bête dans jungle* de Henry James par Marguerite Duras : une figure de l'homme blessé ou La maladie de la mort », in *Frontières et passages. les échanges culturels et littéraires*, textes réunis par Chantal Fouchier et Daniel Mortier, Publications de l'université de Rouen, 1999. Les passages de l'œuvre de James citées dans ce texte sont traduits par Fabrice Hugot.

Contact Presse : Nathalie Gasser, T : 06 07 78 06 10 / F : 01 45 26 17 27
gasser.nathalie@wanadoo.fr

Théâtre de la Madeleine – Direction : Frédéric Franck et Stéphane Lissner
Secrétariat Général : Lucien Zayan, T : 01 42 65 43 05 – F : 01 42 66 27 80



Henry James

Le romancier américain Henry James est né en 1843 à New York (Etats-Unis), dans une famille fortunée. Son père Henry (1811-1882), philosophe disciple de Fourier et de Swedenborg, est partisan d'une éducation éclectique pour former des intelligences dépourvues de préjugés : il emmène ses enfants dans ses longs séjours en Europe (Italie, Allemagne, France, Suisse), d'où nombreux changements d'écoles et de maîtres et une formation « cosmopolite ».

Inscrit à Harvard, Henry James doit renoncer à ses études de droit par suite d'une lésion à la colonne vertébrale. « Rat de bibliothèque » depuis son plus jeune âge, il trouve sa voie après s'être essayé à la peinture : il sera écrivain, tandis que son frère William (1842-1910), scientifique par vocation, deviendra le célèbre philosophe théoricien du pragmatisme.

Henry James se partage entre le Nouveau Monde et l'Ancien jusqu'en 1875 pour finir par se fixer en Angleterre, dans le Sussex. Il a fréquenté à Paris les naturalistes et le romancier russe Tourgueniev et sa correspondance donne des renseignements précieux sur la vie littéraire en France.

En 1915, pour protester contre la neutralité américaine au début de la première guerre mondiale, il demande et obtient la nationalité britannique. Il est mort à Londres en 1916.

L'œuvre de cet écrivain imprégné de culture européenne, attaché à cerner les fluctuations de l'âme, est considérable. Bien que très attiré par le théâtre, il a surtout écrit des romans, des nouvelles et des essais.



Marguerite Duras

Marguerite Duras (pseudonyme de Marguerite Donnadiou) est née en Indochine, en 1914, de parents enseignants partis vivre dans les Colonies française. Son père meurt jeune en laissant sa mère avec trois enfants ; celle-ci accepte des postes dangereux dans la brousse pour subvenir aux besoins de sa famille. Plus tard, sa mère achète une petite concession au Cambodge, mais la terre se révèle incultivable. C'est cette jeunesse que Marguerite Duras retracera plus tard dans *Un barrage contre le Pacifique*. Marguerite est élevée en pension à Saïgon avant de rentrer en France ; en 1932, elle se fixe à Paris et entreprend des études de droit, de mathématiques et de Sciences politiques. Son premier roman *les Impudents* est publié en 1943. Elle écrit désormais sous pseudonyme, estimant qu' "un écrivain ne peut écrire sous le nom du père ". Elle épouse Robert Antelme en 1939, puis rencontre en 1942 Dyonis Mascolo, dont elle aura un fils. Elle écrit en 1950 *Un barrage contre le Pacifique* et fréquente le Paris intellectuel. Dès lors, elle publie à un rythme soutenu entre autres *le Marin de Gibraltar* (1925), *les Petits Chevaux de Tarquinia* (1953), *Des journées entières dans les arbres* (1954), *le Square* (1955). C'est avec *Moderato Cantabile* (1958) et le scénario de *Hiroshima mon amour* réalisé par Alain Resnais en 1959 que Marguerite Duras s'impose comme une figure majeure de la littérature contemporaine. *Le Ravissement de Lol V. Stein* (1964) inaugure le cycle d'Anne-Marie Stretter, personnage qui hantera nombre d'œuvres à venir, notamment *le Vice-Consul* (1965), premier jalon d'une série de romans et de films sur l'Inde, dont *India Song* (texte, théâtre et film, 1974). Marguerite Duras devient un auteur culte, suscitant toutes les haines et toutes les admirations. Elle écrit *Agatha* 1981, mais c'est avec *l'Amant* (1984), livre dans lequel elle revient sur sa jeunesse en Indochine avec une franchise d'une rare hardiesse, Prix Goncourt, que Marguerite Duras connaît un succès exceptionnel. Elle publie plus tard *l'Amant de la Chine du Nord*, puis en 1992 *Yann Andrea Steiner*, faisant de son compagnon avec lequel elle vit depuis 1980, un héros durassien au même titre qu'Anne-Marie Stretter. Marguerite Duras meurt en 1996.

GALLIMARD THEATRE TOME III : *La Bête dans la jungle - Les Papiers d'Aspern - La Danse de mort*.
Adaptations d'après deux nouvelles de Henry James et l'œuvre d'August Strindberg
248 pages, Collection blanche (1984), Gallimard ISBN 2070701751

Contact Presse : Nathalie Gasser, T : 06 07 78 06 10 / F : 01 45 26 17 27
gasser.nathalie@wanadoo.fr

Théâtre de la Madeleine – Direction : Frédéric Franck et Stéphane Lissner
Secrétariat Général : Lucien Zayan, T : 01 42 65 43 05 – F : 01 42 66 27 80

Jacques Lassalle

Auteur dramatique et metteur en scène français, Jacques Lassalle fonde en 1967 le Studio-Théâtre de Vitry-sur-Seine.

En 1983, il est nommé à la direction du Théâtre national de Strasbourg où il s'attache plus particulièrement à défendre les jeunes auteurs et le répertoire contemporain.

Administrateur général de la Comédie-Française de 1990 à 1993, il réaffirmera quelques unes de ses prédilections artistiques à travers des auteurs tels que Marivaux, Goldoni, Molière et Nathalie Sarraute. Il a enseigné de nombreuses années au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris.

Parmi ses mises en scène les plus récentes :

L'homme difficile de Hugo von Hoffmannsthal (Théâtre Vidy -Lausanne/Théâtre de la Colline, 1996)

Le Misanthrope de Molière (Théâtre Vidy - Lausanne/Théâtre de Bobigny, 1998)

La Controverse de Valladolid de Jean-Claude Carrière (Théâtre de l'Atelier, 1999)

La Vie de Galilée de Bertolt Brecht (Théâtre national de la Colline, 2000)

Pour un oui ou pour un non de Nathalie Sarraute (Théâtre de l'Atelier, 2000)

Médée d'Euripide (Cour d'Honneur Festival d'Avignon, 2000 et Théâtre de l'Odéon)

Le Malin Plaisir de David Hare (Théâtre de l'Atelier, 2000)

Un jour en été de Jon Fosse (Théâtre Vidy de Lausanne, 2000)

L'Ecole des femmes de Molière (Théâtre de l'Athénée, 2001)

Le Misanthrope de Molière (Théâtre San Martin de Buenos Aires, 2002)

Iphigénie en Tauride de Goethe (Théâtre Palladio de Vicence, 2002)

George Dandin (Théâtre de Saint Pétersbourg, 2002).

Les Papiers d'Aspern d'après Henry James, (Théâtre Vidy de Lausanne) avec Catherine Hiegel, Françoise Seigner et Jean-Damien Barbin, spectacle repris au Théâtre du Vieux-Colombier en 2003 et 2004.

Dom Juan (spectacle créé par la Comédie-Française au Festival d'Avignon en 1993 puis repris en 1994, et 2001/2002, actuellement en tournée dans toute la France et à l'étranger).

La Danse de mort de Strindberg (Théâtre de l'Athénée, 2004).

Monsieur X dit Pierre Rabier de Marguerite Duras (Théâtre Vidy-Lausanne, 2003)

Ouvrez de Nathalie Sarraute (Académie théâtrale de Limoges/ 2003)

Réparation de Jean-Marie Besset (2003).

En novembre 2004, il mettra en scène une pièce qu'il a écrite, *La Madone des poubelles*, au Théâtre Vidy-Lausanne et reprend *L'école des femmes* de Molière au Théâtre de l'Athénée.

Jacques Lassalle vient de publier *Conversations sur la formation de l'acteur* chez Actes Sud Papiers.

Au théâtre

Fanny Ardant

En 2002, Fanny Ardant interprète *Sarah*, une pièce de John Murell sur la vie de la comédienne Sarah Bernhardt, rôle qu'avait également joué Delphine Seyrig en 1981. Sa carrière cinématographique ne l'empêche pas de revenir régulièrement au théâtre : en 1995 avec *La Musica deuxième* de Marguerite Duras au Théâtre de la Gaîté Montparnasse et *Master Class* de Terence Mc Nally au Théâtre de la Porte Saint Martin, en 1992, *L'Aide Mémoire* de Jean Claude Carrière, en 1990, *Comme tu me veux* de Luigi Pirandello au Théâtre de la Madeleine, *Don Juan* de Molière en 1987 et *Mademoiselle Julie* d'August Strindberg en 1983. En août 2004, dans les Arènes de Nîmes, elle sera la « narratrice, la voix intérieure » de *Médée* de Luigi Cherubini, opéra mis en scène par Jean-Paul Scarpitta, sous la direction musicale de Alain Altinoglu.

Gérard Depardieu

C'est au Théâtre de la Madeleine en 1970 que Gérard Depardieu débute sa carrière de comédien avec *Une fille dans ma soupe* de Terence Frisby et *Galapagos* de Jean Chatenet. Il travaille ensuite régulièrement avec Claude Regy et joue *Saved* d'Edward Bond et *Home* de David Storey en 1972, *Isme* de Nathalie Sarraute et *Isaac* de Michel Puig en 1973. Avec le même metteur en scène il découvre Peter Handke en 1974 avec *La Chevauchée sur le lac Constance* et *Les Gens déraisonnables sont en voie de disparition* à Nanterre en 1977. En 1986, il sera le compagnon de Barbara dans *Lily Passion* mis en scène par Pierre Strosser. Sa dernière apparition au théâtre date de 1999 dans *Les portes du ciel* de Jacques Attali mis en scène par Stéphane Hillel. En juillet 2002, au Festival de Montpellier, il est le récitant dans *Háry János* de Zoltán Kodály, sous la direction de Friedmann Layer.

Jacques Lassalle le met en scène en 1983 dans *Tartuffe* de Molière au Théâtre National de Strasbourg.

Jean-Charles Capon

Musique Originale

Né dans une famille de musiciens, Jean-Charles Capon obtient trois Premier Prix au Conservatoire de Nancy et se perfectionne à Paris avec Paul Tortelier. Il s'attache à faire du violoncelle un instrument de jazz à part entière et enregistre entre autres avec Bill Coleman, Ron Carter, Didier Lockwood, Martial Solal et Richard Galliano. Il accompagne également Georges Moustaki et Juliette Gréco. Il rencontre Jacques Lassalle en 1952 au collège de Nancy qui lui demande en 1968 d'écrire la musique pour *Comme il vous plaira* créé en 1968 au Théâtre de Vidy Lausanne. Depuis il participe régulièrement à ses créations au théâtre dont dernièrement la musique de *Platonov* à la Comédie-Française (2003).

Graciela Galan

Décors et Costumes

Graciela Galan est diplômée de l'Université des Arts Visuels de la Plata en Argentine. En 1980, elle participe au Festival de Guanajuato au Mexique et gagne le premier prix de scénographie avec *Boda blanca* de Rozewicz dirigé par Laura Yusem. A partir de 1984 elle dessine les costumes des films de Maria Luisa Bemberg. Elle participe régulièrement aux créations de costumes et décors au Teatro Colon de Buenos Aires. A partir de 1990, avec Jorge Lavelli au Théâtre de la Colline, elle réalise les costumes et décors notamment des *Comédies Barbares* de Ramon del Valle Inclan, *Hendelplatz* de Thomas Bernhard... Avec Claudia Stavisky, pour *Comme tu me veux* de Luigi Pirandello et *Nora* de Elfriede Jelinek. Elle a créé la scénographie et les costumes de *La Danse de mort* d'August Strindberg, mis en scène par Jacques Lassalle en mars 2004 au Théâtre de l'Athénée (Paris).

Franck Thévenon

Lumières

Franck Thévenon signe ses premières lumières en 1981 au Théâtre du Lucernaire. En 1982 Jacques Lassalle fait appel à lui pour *Avis de recherche* au Théâtre Gérard Philippe. Depuis ils collaborent ensemble régulièrement. Il a travaillé entre autres avec Joël Jouanneau, Jean-Luc Boutté, Francis Huster, Rufus, Philippe Adrien, Michel Raskine et Frédéric Béliet Garcia.

Récemment, il a réalisé les lumières de *Médée* mis en scène par Jacques Lassalle dans la Cour d'Honneur d'Avignon, *Le Viol de Lucrece* Benjamin Britten à l'Opéra de Lyon, *Lio chante Prévert* au Théâtre de Ménilmontant. Il a créé au Théâtre de la Madeleine les lumières de *Je me souviens* de Georges Perec, interprété par Sami Frey.